



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

Viviane KOENIG – Benjamin BACHELIER



J'arrive en terres inconnues : 1492 - 1493



Terre ! Terre !

Le 11 octobre 1492, une côte apparaît à l'horizon ! Après trente-six jours de pleine mer, j'arrive enfin, non pas en Chine, mais aux Indes ou une île toute proche ! Je fais amener les voiles et jeter l'ancre.



Mes hommes prient, chantent, me baisent les mains et imploront mon pardon pour leur rébellion.

À l'aube, j'embarque sur des chaloupes avec mes capitaines, mes marins et des coffres remplis de pacotille. Les habitants du lieu nagent vers nous, ils nous escortent, ils nous sourient. Je saute à terre. Je plante la bannière royale et une croix sur cette terre désormais espagnole et chrétienne.

Puis je donne un nom à cette île : San Salvador !



J'imaginai les Indiens tout autrement. Je découvre des femmes et des hommes nus, à la peau cuivrée et peinte par endroits de couleurs voyantes. Eux aussi semblent surpris. Ils s'étonnent de nos barbes, de nos vêtements et de nos armes. Ils touchent, ils tâtent, ils se coupent avec nos épées. Mon interprète tente en vain de parler avec eux et finit par utiliser le langage des signes. Sur mon ordre, les matelots ouvrent nos coffres... et le troc commence.

De petits miroirs, des bonnets, des grelots et des colliers de perles de verre en échange de fruits, de sagaies et de pelotes de coton. Mais les bijoux d'or qui ornent le nez des Indiens m'intéressent plus encore. D'où vient cet or ? Mystère.

D'île en île

Je connais à peine ces Indiens et ces Indiennes mais, à mon avis, ils ne présentent aucun danger. La prudence s'impose toutefois. Pour le moment, nous dormons sur nos navires et partirons chaque matin inspecter les lieux. Une dizaine de jours plus tard, j'emmène de force à bord sept Indiens pour me servir de guide. Pressé de trouver de l'or en quantité, j'explore les environs.

Je prends possession au nom du roi et de la reine de trois îles avant de débarquer sur la plus grande de toutes. Je la baptise Juana.





Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 1 -



Là, tout m'émerveille : des arbres gigantesques, des ananas, du maïs, des haricots, des patates douces et des fleurs orchidées. Quant aux Indiens, ils fument des curieux bâtons faits d'herbes sèches appelées « tabac ». ils allument un bout de ce bâton, aspirent par l'autre, soufflent de la fumée et semblent contents. Quelle étrange chose !



Hélas, je ne trouve pas d'épices et trop peu d'or. Quand j'interroge les Indiens, j'obtiens toujours la même réponse : « De l'or ? Oui, il y en a dans les rivières là-bas, un peu plus loin... » Mais où ? Sur mon navire comme à terre, je sens autour de moi une tension grandissante.

Certains Indiens m'ont empêché de débarquer à la pointe d'une petite île inconnue la semaine passée. J'ai aussi quelques problèmes avec mes compagnons qui veulent découvrir des trésors au plus vite et me reprochent ma sévérité autant que ma lenteur dans l'exploration.



Résultat, le 21 novembre, exaspéré, Martin Pinzon se met en colère. Il me rappelle qu'étant mon associé, il n'a pas à obéir à mes ordres. Et, part en quête d'or, avec la *Pinto* et son équipage.

Qui sont les « Indiens » ?

J'ignore tout de ces « Indiens » qui vivent sur ces îles, leur nom, leur langue, leurs coutumes. Leur façon de vivre et de penser m'étonne souvent, mais ne m'intéresse pas vraiment.

Nous les étonnons tout autant. S'ils admirent nos navires, ils ne comprennent pas notre insatiable envie d'or.

LA DÉESSE ATABEY ET LE DIEU YUCAHU

Les « Indiens » prient de nombreuses divinités : ils sont polythéistes. Ils craignent Atabey la déesse mère des divinités, Yucahu l'invisible dieu du Ciel, Huracan le dieu des Tempêtes et du Feu. Ils ont peur des « âmes des morts » qui ne sortent que la nuit. Leurs récits mythologiques racontent les histoires divines : la création du monde ou le Déluge au cours duquel les femmes furent noyées et les hommes changés en arbres.



UN VILLAGE « INDIEN »

Ces « Indiens » vivent en petits groupes sous l'autorité d'un roi, leur « cacique », et d'un « chaman » à la fois prêtre, devin et médecin. Ils sont d'excellents agriculteurs, potiers, sculpteurs ou pêcheurs. Ils savent travailler l'or qu'ils transforment en bijoux, mais ils ne connaissent pas l'écriture.



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 2 -



De village en village

Le 6 décembre 1492, j'aborde sur une île magnifique que je baptise Hispaniola (Île Espagnole). Curieusement, personne ne vient nous accueillir ! Les Indiens ont-ils vu nos navires approcher ? Ont-ils été prévenus par des signaux de fumée ? Se sont-ils réfugiés dans leurs villages loin du rivage ? Une chose est sûre, ils se méfient. Peu importe, je pars à la découverte des lieux et des habitants.

Y trouverai-je de l'or, des pierres précieuses, des perles, des épices ? À force de chercher de l'or, j'en obtiens un peu.

En chemin, je croise de gros iguanes. Qu'ils sont laids !

Je traverse des villages aux maisons rondes et aux enfants joyeux. Je m'y arrête parfois. Une fois encore, je constate que ces Indiens si doux n'ont aucune idée de l'art de la guerre.

Je les imagine déjà bons serviteurs et bons chrétiens ! Pour le moment, je déguste chez eux du pain d'igname au goût de châtaigne et je poursuis plus loin.



Ce matin, j'ai fait la connaissance du cacique Guacanagari. Ce grand chef ou petit roi est venu vers moi avec une escorte de cinq cents hommes. Il a 20 ans et tout pour lui : la beauté, la dignité et la noblesse de comportement. Sa générosité et son accueil m'ont touché.



Pourtant, depuis quelques jours, je songe à rentrer en Espagne... C'est alors que la catastrophe arrive ! En cette nuit de Noël, ma Nef Amirale mouille non loin du rivage. Tout dort. La mer est si calme que le marin chargé du gouvernail décide de se reposer. Il confie son travail à un mousse inexpérimenté. Le jeune garçon ne voit pas que les courants marins font doucement dériver le navire. Soudain, à minuit, c'est le choc. La Nef Amirale s'échoue sur un récif dans un bruit infernal. La voilà brisée, éventrée !

Sauve qui peut

À ma grande surprise, le cacique Guacanagari et son peuple accourent pour nous aider à transporter la cargaison de la Nef Amirale sur le rivage.

Un lent va-et-vient commence au clair de lune. Les matelots et leurs chaloupes, les Indiens et leurs pirogues transbordent tout ce qui peut l'être. Je constate à cette occasion que les Indiens sont d'honnêtes gens : ils ne nous volent rien. Mieux encore, le cacique m'offre deux maisons vides pour y entreposer mes biens.

Aujourd'hui, je n'ai plus qu'un seul bateau la *Niña*, son capitaine Vincent Pinzon et deux équipages.

En conséquence, certains d'entre nous devront attendre un prochain voyage pour rentrer en Espagne.



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 3 -



Dix jours suffisent pour construire un fort avec le bois de l'épave. Je le nomme le Fort de La Nativité car nos ennuis datent de Noël. Les travaux achevés, j'y fais entreposer des armes, des outils, des vivres et du vin pour les membres de l'équipage qui resteront sur l'île d'Hispaniola. Mais avant de partir, je tiens à impressionner Guacanagari, à lui faire peur, en lui prouvant l'efficacité des bombardes espagnoles. Je donne l'ordre de tirer... Un seul boulet de pierre fracasse le flanc de ma Nef Amirale déjà échouée ! Désormais, j'en suis sûr, le cacique veillera sur les hommes du fort.

Les dangers de retours

Au matin du 4 janvier 1493, j'embarque sur la *Niña* avec le capitaine Vincent Pinzon, les officiers royaux, l'interprète, mes marins, dix Indiens et les rares « merveilles » découvertes : un peu d'or, des perroquets et autres animaux ou plantes inconnus en Europe. Adieu Hispaniola !

Deux jours plus tard, je croise la *Pinta* en mer ! Martin Pinzon me rejoint et tente d'excuser son abandon par des fausses raisons. Je l'écoute, retenant ma colère à grand-peine. Au fond de mon cœur, je suis ravi d'apprendre qu'il n'a pas trouvé tout l'or souhaité.

Cap vers l'Espagne ! Les deux caravelles font route ensemble.

La mer est calme. Mais au soir du 13 février, les vents se déchainent, les vagues se creusent et je perds de vue la *Pinta* ! Quant à ma *Niña*, elle danse comme une coquille de noix sur les flots en furie. Elle est trop légère car il reste peu de vivres, d'eau et de vin dans la cale. Je ne vois qu'une solution : remplir d'eau de mer les tonneaux vides pour alourdir le navire. Mes matelots se dépêchent d'obéir. L'angoisse est à son comble.



Après deux jours et deux nuits de tempête, je suis sûr de mourir noyé. Je prie de toutes mes forces. J'imagine mes fils orphelins. Je pense au roi et à la reine qui ne sauront rien de mes découvertes... Alors, au cas où le bateau coulerait, j'écris le récit de mon voyage sur un long parchemin. Je le roule. Je l'enveloppe dans une toile imperméabilisée avec de la cire.

Je glisse le tout dans un baril de bois et le jette à la mer. J'espère que quelqu'un le trouvera.

Le calme revient le troisième jour et avec lui l'espoir ! Je fais escale aux Açores. Je répare ce qui doit l'être, fais provision d'eau et de vivre avant de repartir. J'ai hâte d'arriver en Espagne.

Jours de gloire

Le 15 mars 1493, après plus de sept mois de voyage, d'épreuves et de joies, je suis de retour au port de Palos. Sur le quai, une foule nous acclame en héros, moi et mes marins. Je suis parti inconnu, je reviens célèbre.





Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 4 -



Je gagne Séville, la ville toute proche. Je parade dans les rues avec des Indiens aux belles parures de plumes et habillés pour ne choquer personne. Il y a aussi des oiseaux exotiques, des plantes étranges, des paniers pleins de graines inconnues, des coffrets remplis de bijoux en or et des masques ornés de pierres précieuses et de coquillages. Un défilé inoubliable ! Delà, je me dépêche de rejoindre la cour royale à Barcelone.

Le 31 mars, les portes du palais s'ouvrent devant moi : Don Christophe Colomb, amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur des terres découvertes ! Je savoure ces instants d'immense bonheur. J'entre, à pas lents, suivi d'Indiens et de dizaines de valets portant tous mes trésors. Les souverains s'étonnent, questionnent, admirent. Je leur remets mon journal de bord. Puis j'attends leur bon vouloir, à genoux, le cœur battant. Ferdinand et Isabelle m'accordent alors l'honneur de m'asseoir à leur côté pour leur raconter mon voyage.



Je leur parle longtemps avant de conclure par un délicieux mensonge car, oui, c'est vrai, j'ai envie de repartir là-bas. « Majesté, leur dis-je, une seconde expédition en ces îles lointaines me permettrait de vous rapporter en quantité infinies de belles choses : or, pierres précieuses, épices, coton et bons esclaves ! »

Est-ce vraiment un mensonge ? Non, j'y crois à moitié. Convaincus, les souverains évoquent déjà ma prochaine expédition tandis que les Indiens sont baptisés par un prêtre : les voici devenus chrétiens. J'en suis heureux.

